DES RECITS ET DES HISTOIRES-CLES POUR NOURRIR L'IMAGINATION DES ENFANTS SELON LEUR AGE

par Marcelle Lerme-Walter
Cours de littérature enfantine de la Joie par les livres, 1970.

Relire avec un œil neuf

De ces 28 contes ou romans fantastiques *, j'espérais pouvoir ne retenir qu'une dizaine de titres, ce qui m'aurait permis de traiter le sujet en profondeur. Mais j'ai été prise au piège. **Peter Pan, Histoires comme ça, Nils Holgersson,** etc. Des classiques de l'enfance connus, archi-connus. Je pensais qu'il me suffirait d'y jeter un coup d'œil et que je pourrais ainsi me consacrer tout entière aux livres dernièrement parus. Eh bien ! j'ai été très surprise. Ces classiques de l'imaginaire enfantin, je ne les avais pas relus depuis un certain nombre d'années. Alors, c'était comme s'ils n'existaient plus. On aurait dit qu'ils s'étaient effacés derrière des images dégradées, falsifiées. On les a si souvent condensés, mutilés, adaptés à l'écran. Les enfants eux-mêmes croient les avoir lus, et quand on les leur propose, ils font la moue.

Prenons par exemple **Le livre de la jungle,** pillé, exploité par les mouvements scouts, abêti, infantilisé, et pour finir kidnappé par Walt Disney. Eh bien, je ne savais plus ce que c'était que **Le livre de la jungle.** Alors je me suis plongée dans les textes originaux, et j'ai essayé de relire avec un œil tout neuf, un œil innocent, de lire comme si je lisais pour la première fois. Ce n'est pas toujours facile, mais c'est une belle aventure. Ensuite j'ai lu les futurs classiques comme **Moumine le Troll, Tom et le jardin de minuit** ou **Le roi Mathias Ier.** Et alors j'ai été littéralement éblouie par la richesse, la nécessité profonde de tous ces ouvrages — mais effrayée aussi par l'ampleur de ma tâche — j'y ai retrouvé vécus, organisés, imagés, chantés, les rêves des enfants, et aussi ceux des adultes qui se sont gardés vivants, et aussi les rêves des poètes. Ce ne sont pas des mots. J'ai d'abord lu en adulte. Et je me disais :

Tiens, tiens, le rêve de cristal de la Reine des Neiges d'Andersen, ça me rappelle le beau conte d'André Pieyre de Mandiargues, Les Pierreuses. Et ces Hatifnattes, petites créatures élémentaires de Moumine le Troll, on dirait des personnages échappés du pays de Grande Garabagne d'Henri Michaux. Telle page d'**Alice au pays des merveilles** m'évoquait **La métamorphose** de Kafka. Et même le vieux Lamartine de « La Vigne et la Maison » n'y échappait pas. Il devenait le frère de Peter Pan, à la recherche du nid, du berceau, de la mère. Que de mots le trahissent : « Le duvet de chardon », « l'oiseau », le « nid », la « quenouille », la « laine », « l'agneau tondu hors de saison »... Peter Pan y fera écho tout à l'heure. Heureusement, ça n'a pas duré. Je me suis laissé charmer, c'est tout. Et j'ai découvert que ces livres pour enfants c'étaient aussi des livres écrits pour moi, pour vous ; car si les rêves des enfants se retrouvent dans les rêves des poètes, ils expriment aussi les faims confuses et inassouvies de l'adulte. Parce qu'il n'y a pas de solution de continuité entre l'enfance et l'âge d'homme. L'enfance continue à couler souterrainement dans l'homme, et lire de beaux livres d'enfants, c'est boire à la source de soi-même et de la vie. Evidemment je parle ici de la littérature enfantine qui explore l'imaginaire.

A ce propos, j'ai appris que les nouvelles instructions sur l'enseignement du français en sixième et en cinquième « laissaient, dans les textes offerts aux enfants, une large place à l'évasion et au rêve ». Au rêve, d'accord. Mais à l'évasion, pas d'accord. En lisant **Mary Poppins** ou **Le vent dans les saules,** l'enfant ne s'évade pas ; au contraire, il rentre chez lui, dans son royaume à lui. Dans un conte, on lui parle sa propre langue, celle qu'il comprend tout de suite.

Lewis Carroll

L'auteur d'**Alice au pays des merveilles,** Lewis Carroll, a exprimé cela d'une façon parfaite dans plusieurs textes. Voici d'abord la lettre écrite par Lewis Carroll à ses

★ Voir Bibliographie des exemples proposés, pages 20 et 21.

jeunes frères et sœurs à propos de ses premières impressions de professeur au collège de Christ Church.

« Ma chère Henriette, mon cher Edwin,

Mon seul et unique élève a commencé à travailler avec moi ; je vais vous raconter la façon dont je fais mes cours. Le point le plus important, voyez-vous, c'est que le professeur soit plein de dignité et à une certaine distance de l'élève ; l'élève, de son côté, doit être ravalé aussi bas que possible.

Sans quoi, l'élève n'a pas toute l'humilité requise.

Donc je suis assis au fond de la salle, le plus loin possible de la porte ; à l'extérieur de la porte (qui est fermée) est assis un domestique ; à l'extérieur de la porte extérieure (qui est également fermée) est assis un sous-domestique ; dans l'escalier, à mi-étage, est assis un sous-sous-domestique ; enfin, dans la cour, est assis l'élève.

Nous nous crions les questions de l'un à l'autre, et les réponses me parviennent de la même façon : jusqu'à ce qu'on en ait bien pris l'habitude, c'est un peu déconcertant. Voici à peu près comment le cours se déroule :

Le professeur : Combien font deux fois deux ?
Le domestique : Combien sont les mois creux ?
Le sous-domestique : Comment vont les lépreux ?
Le sous-sous-domestique : Combien font cinq cents œufs ?
L'élève (timidement) : Une demi-guinée !
Le sous-sous-domestique : Voyez mon frère aîné !
Le sous-domestique : Voici venir René !
Le domestique : Vous êtes un benêt !
Le professeur (qui prend un air offensé, mais essaie d'une autre question) : Divisez cent par trois !
Le domestique : Devisez sans effroi !
Le sous-domestique : Revisez votre croix !
Le sous-sous-domestique : Avisez l'autre roi !
L'élève (surpris) : Que veut dire ceci ?
Le sous-sous-domestique : Nul ne soupire ici !
Le sous-domestique : Voici du pain rassis !
Le domestique : Prenez un bain assis !
Et le cours continue de la sorte.
Ainsi va la Vie.
Votre frère très affectionné. »

On ne peut pas dire que ce soit la compréhension qui règne ici entre le professeur et l'élève ! Alors Lewis Carroll a trouvé qu'il avait bien autre chose à faire, et il est devenu le conteur. On sait à la suite de quelles circonstances Lewis Carroll écrivit **Alice au pays des merveilles.** Par un bel après-midi du mois de juillet 1862, il partit pour une promenade en barque avec trois petites sœurs. Sa préférée était Alice. La chaleur était si forte qu'ils durent bientôt abandonner la barque pour aller s'asseoir dans un pré, à l'ombre d'une meule de foin. Les fillettes demandèrent alors à L. Carroll de leur raconter une histoire ; et c'est ainsi que commencèrent les aventures d'Alice.

Lewis Carroll évoque ces instants dans les deux premières strophes du poème qui termine **Alice au pays des merveilles :**

Un bateau, sous un ciel d'été,
Sur l'eau calme s'est attardé,
Par un après-midi doré.

Trois enfants près de moi blottis,
Les yeux brillants, le cœur ravi,
Ecoutent un simple récit...

L'enfant créateur

Ici, grâce au conte, la communication est parfaite entre l'adulte et l'enfant. Image du bonheur parfait que ces petites filles blotties près du conteur, qui l'écoutent, qui

créent le conte avec lui. « Les images féeriques, plus que toutes autres, a dit Paul Hazard, sont libération et joie. » J'en ai fait moi-même l'expérience. Laissez des enfants de 6e et de 5e écrire en toute liberté, ils créeront des mythes avec une aisance et un bonheur qui confondent. Voici par exemple des phrases écrites par des enfants de 6e (ces enfants étaient invités à chercher des exemples d'attributs du sujet, lors d'une leçon de grammaire).

« Le livret scolaire est un rapporteur qui mériterait d'être puni.
Le lierre est un lézard curieux qui grimpe sur les murs pour voir ce qui se passe derrière.
Mon stylo est un vilain petit bonhomme noir qui me fait faire des fautes d'orthographe.
Le frelon est un pique-assiette qui embête les fleurs.
La chauve-souris est une vieille dame qui secoue ses tapis noirs dans les souterrains.
Le coquillage est une petite oreille qui écoute la mer. »

Le bonheur régnait dans la classe ce jour-là ! et bien d'autres jours encore quand on écrivait ou lisait des histoires. Oui, l'imagination est une fonction naturelle, aussi naturelle que les besoins les plus élémentaires. Nourrissez-la. Permettez-lui d'exister, d'agir, de devenir imagination dynamique, créatrice, et non stagnante ou refoulée, vous sauverez bien des enfants et vous les rendrez heureux. « Le rêve éveillé est une hygiène mentale », a dit et redit Bachelard. On l'oublie trop souvent, surtout en France (trois livres français seulement dans cette longue liste).

Les vraies sources de l'imaginaire

Mais avant d'aborder la présentation de ces livres destinés à nourrir l'imagination enfantine, je voudrais dire que, pas plus que le mot **évasion,** le mot **nostalgie** ne me paraît convenir pour désigner la motivation de l'adulte qui écrit des contes. Nostalgie : mal du retour. Le véritable auteur de contes ne retourne pas en arrière, vers son enfance. Il n'utilise pas des souvenirs d'enfance mille fois mâchés et remâchés. Il descend en lui-même, et puise ses histoires dans ce courant souterrain dont nous avons parlé, qui n'a jamais cessé de couler depuis son enfance, bien qu'à de plus grandes profondeurs. Là il retrouve les archétypes du rêve enfantin, des faims élémentaires, archaïques, toujours renaissantes, quels que soient l'époque ou l'environnement social. Quelles sont ces pulsions profondes, inhérentes à la nature humaine ?

La première, celle que l'on trouve souvent exprimée dans les textes écrits par les enfants, c'est le besoin de sécurité qui s'exprime par le rêve du réduit clos où l'on se réfugie. Plus le réduit est petit, mais aussi plus il est menacé, plus on est heureux. C'est la petite maison sous la neige autour de laquelle rôdent les bêtes sauvages, la maisonnette de **Moumine le Troll** où l'on se prépare à hiberner, la petite maison souterraine de Peter Pan et Wendy, celle de Winnie l'ourson, celles de Rat, de Taupe ou de Blaireau dans **Le vent dans les saules.** Ecoutez ce passage de **La petite maison dans les grands bois** de Laura Wilder : « Toute perdue dans la grande forêt sauvage, et dans la neige et le froid, la petite maison de rondins était chaude, confortable et douillette, la neige s'amoncelait tout autour, et le vent pleurait parce qu'il ne pouvait pas entrer se mettre au coin du feu. » Quand ce n'est pas le vent, c'est l'ours, dans **Blancheneige et Rougerose** de Grimm, venu du fond des forêts, qui réclame sa place devant le foyer, près de l'agneau et de la tourterelle. Rêverie sécurisante. L'enfant des cavernes l'a vécue ; l'enfant des grands ensembles l'invente les jours de tempête, rêvant dans son lit ou tapi sous la table. Cette pulsion montée des profondeurs, vécue par l'auteur de contes, devient ce qu'il est convenu d'appeler un **thème.** Il en est bien d'autres, d'un autre ordre, et souvent contradictoires : peur de grandir et désir de grandir. Désir de changer de personnalité et peur d'être satisfait. Désir d'échapper à la condition humaine, et de marcher au fond des mers ou de voler. Désirs de la fête sans fin et du plaisir absolu. Rêve d'un paradis terrestre. Désir de posséder la beauté sous la forme de ce qui brille, du trésor, etc. Nous les retrouverons tout à l'heure dans les livres, sous la forme que l'écrivain leur a donnée, qui n'est jamais conventionnelle, jamais utilisée comme une recette, si l'écrivain fait œuvre originale, c'est-à-dire descend à ses origines, là où il retrouve l'enfance et toutes les pulsions de vie.

Parlons d'abord de ce monde du minuscule où nous introduisent de nombreux récits fantastiques. C'est un monde sur lequel l'enfant a des pouvoirs, où il se sent à l'aise. Un petit enfant souffre physiquement quand on lui demande de faire un grand dessin. Et dans une collection de poupées, c'est la plus petite qui est la plus aimée. Tout cela est bien connu, mais il faut le rappeler puisqu'il s'agit ici de bonheur.

Quelles formes prend dans les livres le monde du minuscule ?

Il s'agit le plus souvent de personnages lilliputiens à forme humaine, à comportement humain, mais qui viennent d'ailleurs. Ils sortent souvent d'un trou du mur, du plancher, comme les souris, auxquelles ils s'apparentent souvent par la vivacité.

Examinons à ce propos un livre charmant : **Monsieur Ouiplala :**

Un jour, chassé par sa tribu parce qu'il ne sait pas « ensortiléger », le minuscule M. Ouiplala fait irruption dans la salle à manger de la famille Bloume. Et c'est le début d'aventures cocasses au cours desquelles M. Ouiplala, ayant retrouvé ses pouvoirs magiques, miniaturise sur leur demande M. Bloume et ses enfants.

En somme il s'agit d'une miniaturisation en famille pas très inquiétante. Les enfants lecteurs suivent avec joie les aventures de la famille Bloume miniaturisée. Ainsi ils peuvent vivre de l'intérieur, selon une perspective humaine, dans le monde du minuscule. Que de plaisirs ! Rapetisser suffisamment pour voyager dans leur train électrique, dormir dans les lits des poupées, manger dans leur dînette, grimper à une plante verte comme à un arbre, voyager sur le dos d'un pigeon, nager dans la baignoire comme dans un lac, taper à la machine avec les pieds comme le fait M. Bloume, en sautant d'une touche à l'autre, etc. Et puis vivre dans la compagnie de ce petit Ouiplala dont la présence s'impose parfois de façon si hallucinante qu'on ne serait pas étonné de le voir courir devant soi sur la table.

Ce qu'il faut noter, en effet, c'est que tout se passe dans la réalité la plus quotidienne. Alors que M. Bloume et ses enfants sont devenus minuscules, les choses autour d'eux sont les mêmes. Mais le décalage dans les proportions entraîne des rapports nouveaux avec ces choses, une utilisation nouvelle, originale, des objets les plus usuels. Il s'établit aussi des rapports nouveaux avec les êtres humains qui ont gardé leur taille normale. Avec quelle familiarité Mme Poussière, la femme de ménage, traite-t-elle M. Bloume réduit à la taille d'un lutin !

Ce récit dynamique va bon train. Une logique sans faille et beaucoup de naturel. Aucun clin d'œil au lecteur adulte. Un enfant peut y pénétrer seul, et il n'en sort pas avant la dernière page.

La miniaturisation prend parfois des formes beaucoup plus inquiétantes que dans Monsieur Ouiplala. Il en est ainsi dans **Les chapardeurs** de Mary Norton. Dans toutes les maisons, il arrive que de petits objets disparaissent : bouton, aiguille, dé, épingle de sûreté, etc. Qu'est devenue cette petite chose qu'on retrouve parfois des années après, ou qu'on ne retrouve pas du tout ? Mary Norton y répond : ce sont des êtres minuscules qui les emportent, les **chapardeurs.** Mais eux-mêmes, par un euphémisme savoureux, se nomment les **emprunteurs.** Nous sommes loin du gentil Ouiplala, ce tout petit sorcier. Les chapardeurs, pas plus gros que de jeunes souris, vivent en famille sous le plancher : le père Pod, la mère Homily et la petite fille Arietty. Ils n'ont aucun pouvoir magique. C'est une sorte de sous-humanité. A la fois pickpockets et petits bourgeois, casaniers, pusillanimes, leur plus grand souci est de n'être pas vus par les habitants de la maison. Seule, la petite Arietty aspire à connaître le monde du dessus. Elle va parfois le contempler par le soupirail pratiqué dans le mur sous le plancher et qui donne sur le jardin (on pense à la petite sirène d'Andersen s'élevant au-dessus des flots pour voir le monde des hommes).

Le plus amusant c'est l'ingéniosité que ces petits êtres déploient pour vivre confortablement sous le plancher.

Les illustrations sont remarquables. On ne peut les séparer du texte. En voici : le salon, murs tapissés avec des fragments de vieilles lettres trouvées dans la corbeille à papiers. Tableaux : timbres poste. Canapé : boîte à bijoux capitonnée. Table ronde : fond d'une boîte à pilules posée sur un cavalier de jeu d'échecs. Siège : une bobine. On fait le feu au centre d'une petite roue d'engrenage trouvée dans l'écurie. Et c'est un entonnoir renversé qui porte la fumée, par un système de tuyaux embouchés au

goulot, dans la cheminée de cuisine de Mme Driver. Pod le père a très astucieusement percé les tuyaux de la chaudière de la cuisine pour avoir de l'eau.

Et puis voici M. Pod en train d'emprunter une tasse de poupée. Horreur ! Il a été vu. Mais la main du petit garçon de la maison l'aide à descendre du rideau. Puis grâce à Arietty dont il fait la connaissance dans le jardin, le petit garçon se prend d'amitié pour la minuscule famille et chaparde même pour eux. La famille Pod est saisie d'une frénésie de possession.

Mais un jour les chapardeurs sont découverts par la gouvernante de la maison, la terrible Mme Driver. La fin de l'histoire est ambiguë. Les Chapardeurs ont-ils été enfumés, mangés par le chat ? Ont-ils émigré dans un trou de blaireau de la prairie voisine où vit une autre famille de chapardeurs ? La vieille dame, Mme May, qui raconte l'histoire à une petite fille, Kate, pencherait pour cette dernière solution. Ou serait-ce simplement une histoire inventée par le petit garçon qui était le frère de la vieille dame ? C'est ce que peuvent faire supposer les dernières lignes du roman. La vieille dame a trouvé le minuscule agenda sur lequel la petite fille des chapardeurs, Arietty, écrivait son journal :

« Alors, ça prouve tout, dit Kate (la fillette qui écoute l'histoire). La salle souterraine et le reste.

— Pas tout à fait, dit Mme May.

— Pourquoi pas ? demanda Kate.

— Arietty avait l'habitude de faire ses e comme de minuscules demi-lunes avec une barre au milieu.

— Eh bien ? fit Kate.

Mme May se mit à rire et reprit son ouvrage :

« Mon frère aussi », dit-elle.

Voilà un roman d'une grande qualité, très original. Angoissant parfois. Mais une rêverie sur ce qui peut vivre sous le plancher, comme ce qui vit sous les pierres humides qu'on soulève, ne peut pas être joyeuse. Le petit garçon de l'histoire qui dispose du destin des chapardeurs et joue ici le rôle de démiurge, le sait bien.

Voici maintenant, dans le même domaine, celui du minuscule, **La petite Poucette,** d'Andersen. Conte très connu, mais qui donne un plaisir inépuisable. Avec Poucette nous quittons le monde des boiseries, des planchers et des murs d'où viennent M. Ouiplala et les chapardeurs. Poucette naît dans une tulipe. A sa naissance, elle ne mesure pas plus d'un pouce, c'est-à-dire un peu moins de 3 cm. En somme la grandeur d'une étamine, ces minuscules personnages à têtes noires ou dorées que les enfants voient dans les fleurs. Poucette est une petite fille-fleur. Née dans une tulipe elle finira par épouser le minuscule prince des fleurs et deviendra la reine des fleurs. Mais avant, il lui faudra connaître toutes sortes d'épreuves car son extrême petitesse et sa beauté en font une victime : kidnappée par le crapaud, le hanneton, vivant dans un trou avec une souris, condamnée à épouser une taupe, etc., elle échappe aux créatures d'ombre et va vers la lumière sur le dos d'une hirondelle.

L'histoire de Poucette me paraît être une réponse aux rêveries des enfants couchés dans l'herbe d'été. L'herbe devient forêt, les fleurs, de petites habitations, les insectes, de minuscules personnages très affairés. Pensons à ce qu'ont représenté pour nous, quand nous étions enfants, une fourmilière, une taupinière, un oiseau blessé trouvé au pied d'un arbre, un insecte voguant sur une feuille de nénuphar, etc. Tous ces rêves s'animent dans cette fraîche et délicate petite histoire.

Le **Tom Pouce** de Stahl (comme celui de Grimm) est bien différent de la douce Poucette. C'est un frère du petit Poucet de Perrault. Intelligent, avisé, courageux. Il est petit, mais quel futé ! Comme il sait se tirer d'affaire ! Tellement plus malin que les géants qui l'entourent, géants très bêtes selon la tradition folklorique. L'enfant lecteur s'y retrouve et se sent ainsi valorisé dans ses rapports avec les grandes personnes.

Quant à **James et la grosse pêche** de Dahl, c'est une histoire qui joue sur un changement de proportion, l'agrandissement, cette fois. A la suite d'une opération magique, une pêche devient énorme, si grosse, qu'un petit garçon orphelin, maltraité

par deux affreuses tantes, peut y entrer. Il y trouve de gigantesques insectes : coccinelle, grillon, mille-pattes, araignées, ver luisant... Véhiculé par la pêche, le garçon fait un grand voyage qui le conduit sur l'océan, au Pays-des-Nuages, puis aux Etats-Unis, où la pêche, avec ses singuliers occupants, est prise pour une soucoupe volante et reçoit un accueil triomphal.

Ce livre connaît un certain succès auprès des enfants. Bien qu'il fasse rire parfois, il donne aussi une sorte de malaise. L'agrandissement est souvent générateur d'angoisse. Ici, les insectes géants deviennent de véritables monstres.

Les illustrations de Siméon sont fort belles. Une d'entre elles cependant appelle la critique. Alors que les nuages ne sont que légèreté et métamorphose, cette ville-nuage, tout en lourd métal, semble aussi bien peu en accord avec les Nuageois, « créatures blanches, spectrales... faites d'un mélange de coton, de sirop d'orgeat et de fins et longs cheveux blancs ».

Les jouets

Les deux premiers **Voyages de Gulliver** peuvent être une introduction aux récits qui entraînent l'enfant lecteur au pays des jouets. En relisant cet ouvrage, j'ai eu l'impression de participer aux jeux d'un enfant avec ses soldats de plomb, ses poupées, ses pantins, qui deviennent alors de petits automates. Evidemment les illustrations ont joué un grand rôle dans cette impression, mais on ne peut pas imaginer les **Voyages de Gulliver** pour enfants sans illustrations.

En voici dans l'édition de la Farandole. P. 47 : Gulliver prend l'empereur dans sa main comme un jouet, fait danser cinq ou six Lilliputiens sur sa paume. Il fourre des Lilliputiens dans sa poche. P. 39 : l'armée défile sous ses jambes écartées. P. 45 : couché à plat ventre devant une maison, il colle son œil aux fenêtres : « J'appliquai mon visage aux fenêtres du premier étage. Je vis... » comme un enfant qui regarde dans une maison de poupées. P. 52 : il va chercher la flotte ennemie et la ramène au rivage, tout comme un enfant se déchausse pour entrer dans un bassin chercher son bateau emporté loin de lui.

Gulliver, sans changer de taille, va, dans un autre voyage, arriver à Brobdingnag, le pays des géants. L'enfant lecteur n'a pas de mal à le suivre. Cent fois le jour il connaît ce renversement des proportions et par conséquent un renversement dans son comportement. Tantôt dominant jouets et bêtes familières, tantôt dominé par les adultes qui l'entourent. Voici donc Gulliver à Brobdingnag, autre histoire que vit l'enfant lecteur, non sans un certain malaise.

Gulliver, en effet, devient objet, comme un enfant entre les mains des grandes personnes qui le nourrissent, l'habillent, le caressent ou le tarabustent, etc.

Ici, couché dans un sillon, il est pris pour un petit animal par un moissonneur qui le saisit entre le pouce et l'index. Il est emporté à la ferme dans un mouchoir. Un bébé dans les bras de sa nourrice le prend pour un jouet. Une petite fille le couche dans le berceau de sa poupée, l'habille, le déshabille, lui coud des vêtements. On lui fait une chambre de bois, et c'est lui maintenant qui habite la maison de poupées. On l'exhibe sur une table d'auberge : « Je marchai sur la table. Je tirai mon sabre et fis le moulinet. »

Cette dernière illustration traduit les rapports nouveaux de Gulliver avec les indigènes. Pour l'enfant qui se sent vivre ainsi sous le regard attentif des grandes personnes, l'image doit être saisissante.

Allons maintenant au Pays des jouets. Les récits qui animent les jouets répondent à un des rêves de l'enfant : au désir de surprendre les poupées ou les pantins dans leur vie secrète. Et puis ces récits ne sont que le prolongement des jeux enfantins, de ces jeux interminables avec les poupées ou les soldats de plomb auxquels l'enfant prête une vie.

Histoire d'un casse-noisettes. C'est une suite de rêves effrayants que fait la petite Marie, la semaine de Noël, dans la ville de Nuremberg, la ville des jouets. Celui qui l'introduit dans ce monde fantastique est un casse-noisettes à figure humaine. La nuit, les soldats de plomb, les pantins, commandés par Casse-Noisettes, sortent de la maison de poupées, livrent des combats épiques au roi des souris qui a sept têtes et commande à une armée de souris. Les poupées assistent aux combats, s'y mêlent

parfois, pansent les blessés. Et l'effroyable roi des souris visite souvent la nuit, dans ses rêves, la petite Marie. Marie tombe malade, mais tout se termine bien car le casse-noisettes devient à la fin un jeune homme « très petit et fort bien tourné » qui l'épouse et l'emmène au pays des friandises.

Le meneur de jeu est en réalité l'inquiétant parrain de Marie, Parrain Drosselmayer. Véritable cauchemar. Les jouets mènent une vie indépendante de la petite Marie. *C'est pour elle le spectacle d'une vie démoniaque ; le rêve en effet commence par* le terrible parrain tout grimaçant, à cheval sur l'horloge quand minuit sonne.

Ici les enfants ne sont pas ménagés. C'est bien un conte allemand ; certains contes de Grimm baignent dans la même atmosphère. Mais le conte est fascinant et les cauchemars font apprécier les beaux rêves.

La maison d'un ours comme ça, ou **Winnie l'ourson.** Ici les rapports de l'enfant avec ses jouets sont beaucoup plus aimables que dans le **Casse-noisettes.** Le meneur de jeu est un papa qui invente pour son petit garçon des histoires dont les personnages sont les jouets en peluche de l'enfant : lapin, cochon, âne, kangourou, et surtout Winnie, l'ourson. Et c'est toute une suite d'aventures mêlées de dialogues sans queue ni tête et de délicieuses chansons. Le petit garçon, Christophe Robin, à sa grande surprise et à son ravissement, s'aperçoit, dès les premières pages, qu'il est mêlé à ces aventures...

Ce qui fait le charme de l'histoire, c'est que les petits animaux de peluche, aussi étourdis et insouciants que des enfants, ne vivent que l'instant présent, sans penser à autre chose. Les expéditions y sont sans but. On s'occupe à des besognes inutiles, à des recherches saugrenues qui ne mènent à rien. Par exemple on cherche un scarabée perdu dans une forêt, ou un drôle de personnage, Attenteau, qui n'existe pas. *Tout le plaisir vient de la préparation de l'expédition. Cela évoque certains* jeux d'enfants qui n'aboutissent pas, mais qui donnent un très grand plaisir. Et puis tous ces petits êtres n'oublient pas qu'ils sont des jouets et ne font que jouer. D'où une impression d'oisiveté délicieuse. Rien ne vous sollicite, ne vous contraint.

Quant au petit garçon, il est heureux, heureux, partageant la vie des animaux, ne jouant pas au grand pontife, mais prenant plaisir à dénouer les situations diffi*ciles. Impression d'enfance qui ne finira jamais : « Mais où qu'ils aillent et quoi qu'il* arrive en chemin, dans ce lieu enchanté, tout en haut de la forêt, un petit garçon et son ours joueront éternellement. »

Pinocchio. Puisque nous en sommes à l'animation des jouets, parlons de Pinocchio qui est un pantin de bois. (Mais ce livre présente bien d'autres thèmes qu'on pourrait s'amuser à psychanalyser.)

Pinocchio a été taillé dans une bûche par le vieux Gepette. A peine né, il est saisi d'une frénésie de vie. Sa tête seule est ébauchée que déjà il tire la langue à son créateur et se met à rire et à chanter. Puis, tout à fait terminé, il déguerpit sans crier gare. C'est un brave petit bonhomme, qui a un cœur d'or et est plein de bonnes intentions, mais aussi et surtout, c'est un faiseur de bêtises, un naïf, un paresseux, en somme un enfant qui n'a pas été dressé. Et la vie se charge de le dresser, je vous assure ! Chaque fois qu'il a fait une bêtise, il lui arrive un malheur, mais un malheur disproportionné avec la faute. Il vend son alphabet pour une place au théâtre de marionnettes et le directeur des marionnettes est tout prêt à le jeter dans le feu pour le punir d'avoir troublé le spectacle. Il ne veut pas prendre un médicament ; quatre petits lapins noirs apportent un cercueil dans sa chambre. Lorsqu'il ment, son nez devient si long qu'il ne peut plus passer la porte. Le chat et le renard lui volent ses écus d'or et c'est lui qui est mis en prison, etc.

A la fin, grande métamorphose : il est devenu un petit garçon en chair et en os, joli comme un cœur, mais absolument sans intérêt. En général les enfants ne s'y trompent pas. Et ils regrettent beaucoup le premier Pinocchio, le petit garçon non dressé.

Les animaux

Examinons maintenant quelques ouvrages essentiels où l'enfant se trouve en face d'un héros animal. Voici d'abord un chef-d'œuvre, **Le vent dans les saules,** de Kenneth

Grahame. Les personnages en sont d'innocentes et délicieuses petites bêtes : Taupe, Rat d'eau, Blaireau, Loutre, Crapaud... qui vivent dans un cadre de campagne très anglaise. Tous sont très humanisés dans leur comportement. Ils mènent une vie de petits gentlemen farmers célibataires, goûtant tous les plaisirs possibles : promenades en barque sur la rivière, pêche, pique-nique, causeries au coin du feu dans de confortables petites maisons sous la terre.

Mais il y a l'habitant d'un château magnifique : Crapaud, Crapaud l'extravagant, le snob, le râleur, qui perturbe souvent cette paix par son engouement pour les autos — et les accidents d'auto. Evidemment ses amis, Taupe, Blaireau et Cie lui pardonnent tout et l'aident à sortir de ses nombreuses mésaventures. Le livre entier baigne dans un climat de sérénité, de gentillesse, d'amitié.

Une note étrange : l'apparition dans une clairière d'un personnage qui paraît être le dieu Pan, et dont les petits animaux parlent avec une mystérieuse vénération, sans le nommer. Il apporte l'ouverture sur un ailleurs (tout proche) dans ces petites vies closes.

Histoires comme ça, de Rudyard Kipling. Elles donnent une réponse aux questions que l'enfant pose aux adultes, ou se pose à lui-même confusément : les questions sur les origines du monde, mais surtout sur « la première fois ». Qui a apprivoisé le premier chien ? Qui a découvert qu'il y avait des plantes nuisibles à l'homme, des plantes utiles ? Qui a fait la première cabane ? L'enfant a besoin d'un commencement.

Comment répond Kipling ? « Bien avant les Anciens Temps, ô ma Mieux Aimée, fut le temps des tout commencements, et c'est alors que l'Aîné des Magiciens préparait toute chose. » La création du monde devient un grand jeu que présente Kipling dans **Le crabe qui jouait avec la mer.** « O Aîné des Magiciens, à quoi jouerons-nous ? » C'est en jouant que les animaux créent le relief terrestre : l'éléphant bêche avec ses défenses ; la vache crée les déserts en broutant les forêts, etc.

Et nous apprenons ensuite, dans une série de contes d'une très savante naïveté, pourquoi la baleine ne peut avaler que de tout petits poissons, à la suite de quelle mésaventure la peau du rhinocéros fait des plis, qui a inventé l'alphabet, etc.

Les contes du chat perché, de Marcel Aymé. Voilà des rapports bien différents entre l'enfant et les animaux. Il s'agit ici d'animaux domestiques auprès desquels deux petites filles, Delphine et Marinette, trouvent un refuge loin des grandes personnes incompréhensives et incompréhensibles, et ici, en la personne des parents, brutales, cruelles même.

J'aime beaucoup l'histoire du bœuf blanc qui apprend à lire, la ravissante histoire des cygnes et de l'île des enfants perdus, celle de l'éléphant qui n'est qu'une petite poule. Mais la plus belle, la plus déroutante, c'est **L'âne et le cheval.** Le thème en est une mètamorphose et ses conséquences. En s'endormant, Marinette et Delphine souhaitent devenir l'une un cheval, l'autre un âne. Et le matin, elles se retrouvent âne et cheval dans leur lit.

Ici la métamorphose est un changement brutal de règne. De la nature humaine, les deux petites filles passent brutalement au règne animal. Aucun mystère. Une mutation brusque et une évidence, une présence. Elles sont âne, cheval, c'est tout, et soumises tout naturellement à la triste condition de la bête domestiquée.

Malgré des pages amusantes et d'un humour très fin, j'ai toujours trouvé les **Contes du chat perché** un peu tristes. Ces animaux domestiques sont soumis à une sorte de fatalité à laquelle ils n'échappent pas... Ils sont nés, élevés pour être attelés aux charrettes, aux charrues, pour être vendus au boucher ou tués les veilles de fête. Delphine et Marinette essaient de l'oublier dans leurs jeux mais, pas plus que les futures victimes, elles ne l'oublient.

Que peut trouver un enfant dans le **Livre de la jungle** de Kipling ? Ce qu'y trouve lui-même Mowgli, l'enfant élevé par une louve, c'est-à-dire... Isabelle Jan y donne une réponse, la voici : l'enfant y trouve « une communication organique qui s'établit suivant le rythme des pulsions naturelles. Aux battements du cœur humain, du sang dans les artères répondent les mêmes battements, les mêmes pulsations chez la bête et toutes les vibrations de la terre. Kipling a les mêmes mots pour parler du bébé tout nu, de la sage petite grenouille, et de ses frères animaux.

Et puis pour l'enfant Mowgli, comme pour Nils Holgersson voyageant avec une bande d'oies sauvages au-dessus de la Suède, la vie animale représente l'ordre. Les sociétés animales sont parfaitement équilibrées parce que toute entreprise s'y justifie *de manière fondamentale, et chaque action apporte à son auteur un sentiment de* plénitude... L'enfant fait ainsi l'expérience d'un équilibre psychique absolu. »

De l'autre côté du miroir. Les monstres

Maintenant, passons dans le Monde de l'autre côté du miroir, au pays des monstres, qui est parfois celui des rêves de la nuit.

Les monstres, dans les livres que je vais présenter, sont imposés. Ils existent sans que l'enfant ait l'impression d'avoir participé à leur naissance. Ils ne sont pas forcément effrayants, mais ils peuvent l'être aussi.

D'abord l'**Ourson** de Mme de Ségur, qui rappelle la Bête dans **La Belle et la Bête.** *Ourson est la victime de la fée Rageuse : « Tu vas avoir un fils couvert de poils* comme un ours », dit la fée à la mère d'Ourson. Et il en est ainsi. Mais la monstruosité d'Ourson n'est que superficielle. C'est une apparence, non une nature. Sa monstruosité est une sorte de travesti, de déguisement qu'il pourra quitter si quelqu'un qui l'aime veut bien s'en revêtir. Ainsi il redeviendra ce qu'il a toujours été sous sa peau d'ours : un beau petit prince.

Tout autres sont les personnages d'**Alice au pays des merveilles.** Nous sommes là au pays des métamorphoses génératrices de vrais monstres.

L'héroïne elle-même, Alice, avant d'entrer dans le jardin merveilleux, doit subir toutes sortes de métamorphoses monstrueuses. Ce sont des changements continuels de taille. Tantôt elle entre en elle-même comme une longue vue, tantôt elle s'étire en hauteur démesurément. Son cou s'allonge tellement qu'on la prend pour un serpent, puis, redevenue toute petite, elle est prise pour la servante du lapin blanc. La métamorphose est si profonde qu'elle en arrive à douter de son identité, qu'elle se demande si elle est devenue Mabel, son amie (impression étrange et désagréable dont témoignent les textes d'enfants répondant à cette question : voudriez-vous être une autre ?). Puis ses idées se brouillent. Elle essaie de réciter des poèmes appris en classe, et cela donne des résultats lamentables : « Vous êtes vieux, père William », etc. Métamorphoses qui bouleversent l'être entier et semblent ne devoir jamais finir.

Mais tout s'arrange quand Alice passe par la petite porte et entre dans le jardin des merveilles. Alors, Alice ne change plus. Ce sont les autres qui naissent ou changent monstrueusement sous ses yeux : la cuisinière, la duchesse, le bébé qui devient cochon, le chat de Chester qui n'est qu'une tête de chat, etc.

Alice a repris sa personnalité et retrouvé son courage. Elle n'est plus que la curieuse que tout intéresse. Puis elle domine tellement la situation qu'elle en arrive à contredire la terrible reine et, à la fin, d'un revers de main, elle disperse les éléments de son rêve : « Vous n'êtes qu'un jeu de cartes après tout. » C'est une victoire de la lucidité et du courage sur les phantasmes du monde intérieur.

A cette lecture, certains enfants, dit-on, éprouvent quelque malaise, mais j'ai remarqué que les curieux, les téméraires, ceux qui n'ont pas peur du nouveau et de l'étrange, bref, ceux qui ressemblent à Alice, aiment ce livre. Et pourquoi, après tout, la lecture d'Alice ne serait-elle pas un test qui désignerait ceux qu'intéresseront plus tard les aventures de l'esprit ?

Moumine le Troll, un chef-d'œuvre. Les personnages en sont des trolls, gnomes des pays scandinaves, mais aussi toutes sortes de petites créatures étranges : le Renaclerican, Sniff, Zotte et Zézette, la Courabou et les Hatifnattes, au corps à peine ébauché, petites figures blanches et vides et qui ont pour dieu un baromètre. Et c'est l'histoire d'un printemps et d'un été dans la vallée des Moumines. Le premier chapitre présente les trolls et leurs amis se préparant à l'hibernation dans leur petite maison. Impression de bien-être, de bonheur parfait. On se prépare à dormir et à rêver. La maison : image parfaite du lieu clos autour duquel s'amoncèle la neige, la neige endormante, génératrice de rêves. Et le sentiment de sécurité se renforce. C'est le bien-être physique des bêtes hibernantes, mais ce n'est pas

l'impression un peu pénible qu'éprouvent les enfants quand ils pensent aux petites bêtes (loirs, marmottes) endormies dans les solitudes glacées des campagnes d'hiver. Là, tout est rattaché à la vie quotidienne. La maman de Moumine a fait les lits avec des couvertures chaudes. Et le petit Moumine dormira dans la même chambre que son ami Snif. Papa Moumine ferme les volets et met la moustiquaire sur le lustre à cause de la poussière. Petits détails de la vie d'un enfant, infiniment rassurants. Et puis bientôt « la maison des Moumines, sous la neige qui tombe, dense et nette, n'est plus qu'une bosse douce et ronde ». Le temps lui-même semble s'immobiliser : « Les pendules s'arrêtèrent de faire tic-tac l'une après l'autre. L'hiver était là. » Et tous tombent dans la pénombre des rêves. C'est bien la vie intemporelle du rêve qui commence.

Puis, grâce à la découverte d'un chapeau magique qui a le pouvoir de métamorphoser tout ce qui y entre, les héros de l'histoire jouent à des jeux passionnants, connaissent des aventures fantastiques. Mais on prend tout avec gentillesse et bonne humeur. Des coquilles d'œuf dans le chapeau magique, et de petits nuages en sortent sur lesquels on s'assoit pour s'envoler et se poursuivre dans les airs. Des champignons dans le chapeau, et la maison est envahie par une véritable forêt vierge dans laquelle toute la famille joue au lieu de se désoler.

La magie découle de détails concrets, des plus prosaïques. C'est bien d'un insolite moderne jugé et corrigé par l'humour. Bien sûr, on cherche et on découvre des trésors: un filon d'or dans l'île, le rubis royal que le magicien cherche dans la lune, dans la terre et au fond des mers, et qu'on retrouve au fond d'une valise. Mais on cherche avec la même ardeur le sac à main que maman Moumine a perdu.

Cette vallée des Moumines, un petit paradis où l'on s'amuse bien et où l'on s'aime beaucoup, où l'on se pardonne tout, où règne une sorte d'âge d'or.

Max et les Maximonstres, par Maurice Sendak. Et puis voilà de vrais monstres dans **Max et les Maximonstres.** Tout se passe sur le visage de l'enfant. (Projection des illustrations et lecture du texte.) Les monstres, Max les a eus, Max est un dur de dur. Il peut dominer tous les phantasmes nés d'un psychisme inquiet, monstres de la nuit ou du jour. Il est à sa manière le petit prince des contes d'autrefois qui pénètre dans les châteaux hantés, tue les dragons, etc. Il fait penser aussi à l'intraitable, la téméraire Alice de Lewis Carroll.

Contes de fées

Passons maintenant aux **contes de fées** proprement dits, qui sont choses sérieuses, qui dépassent parfois toute notion de sécurisation ou de jeu, qui entraînent les enfants ailleurs, organisent et imagent les grands mythes universels.

Le mot fée a pris à notre époque un sens péjoratif. Depuis celles que les Celtes appelaient les dames, génies des tertres, des rivières, des arbres... devenues les fatæ gallo-romaines, puis les mystérieuses fées des romans de la Table ronde, les fées se sont bien dégradées. Les représentations grossières qu'en font de mauvais livres d'images les ont déshonorées. Elles portent souvent, dans des contes de pacotille, un chapeau pointu en papier d'argent, une baguette avec étoile perchée au bout et une belle robe achetée chez Dior. Et pourtant elles sont la vie secrète et profonde des choses, celles que le savant ou le poète poursuit au cœur lointain de la matière.

Peter Pan. Un des plus beaux contes qui soient, dans lequel on retrouve les pulsions les plus profondes du psychisme enfantin.

Peter Pan est un petit garçon de Londres qui, lorsqu'il eut sept jours, s'envola par la fenêtre de sa chambre et alla vivre dans l'île des jardins de Kensington. Dans cette île naissent les oiseaux qui, par la suite, deviendront des petits garçons et des petites filles. Là, Peter Pan n'est plus ni un oiseau ni un véritable enfant des hommes, mais « quelque chose entre les deux ».

Le thème dominant est celui de la peur de la vie symbolisée par la mère. Peter Pan quitte son berceau, sa mère, mais sans cesse il cherche le berceau, la mère. D'abord le berceau sous la forme du nid qu'il fait construire aux oiseaux pour lui servir de bateau et gagner les jardins. Il y rencontrera Maimie, l'audacieuse petite fille qui a voulu rester dans les jardins de Kensington après la fermeture. Et que dit-il

à Maimie ? « Oh ! Maimie, je crois que si je t'aime tant c'est parce que tu es semblable à un joli nid, si ronde, si douce, si chaude, si douillette. »

Lorsque la petite Wendy, qui s'est envolée elle aussi de la maison, atterrit dans l'île des enfants perdus où vit maintenant Peter Pan, celui-ci lui demande d'être leur mère à tous. Alors Wendy devient la mère, va les border le soir dans la petite maison souterraine, etc.

Mais quand Peter Pan décide de revenir chez lui, il y a des barreaux aux fenêtres, et la mère a un nouveau bébé. Au pays des hommes le temps est irréversible.

Quant à la féerie dans Peter Pan, elle prend à la fois des accents très traditionnels et très modernes. Les fées sont présentées et contestées à la fois. « Les fées sont d'astucieuses petites créatures. Elles s'habillent exactement comme les fleurs de la saison, de sorte que vous pouvez regarder un crocus, une jacinthe sans vous douter un seul instant que vous regardez une fée, tant elle se tient immobile. Et pourtant, dès que vous cessez de les regarder, elles s'enfuient aussi vite que faire se peut... Tout ce que font les fées n'est que ruse et faux semblant. Sans doute est-ce parce qu'elles-mêmes ne sont pas tout à fait réelles. »

Et ces lignes sur la vie magique des choses, sur l'instabilité des rêves : « La petite maison était beaucoup trop parfaite pour être vraie. Et toutes les fois que Maimie adressait la parole aux objets, cela les troublait et les faisait aller de travers... Et la petite maison finit par se ratatiner et disparaître. »

Et le thème du vol ? Il faut lire les pages merveilleuses où Peter Pan apprend à voler aux trois enfants de la famille Darling.

Le temps s'écoule pour les amis de Peter Pan. Wendy se marie. Quand Peter Pan revient la voir, c'est tout juste si Wendy le reconnaît. Mais sa fille, Jeanne, puis sa petite fille, Marguerite, continuent à jouer avec Peter Pan, ce Peter Pan qui, lui, vit dans le temps des contes, c'est-à-dire dans un éternel présent.

Mary Poppins. Mary Poppins est la nurse-fée des enfants Bank. Ses arrivées et ses départs sont fort étranges : portée par le vent, accrochée à un parapluie ouvert, mais toujours sa valise à la main, pendue à la queue d'un cerf-volant ou d'une fusée, s'élevant dans les airs sur un manège volant, etc.

Mary Poppins a des cheveux noirs et luisants et un nez en pied de marmite. Rien de la fée traditionnelle ! Mais grâce à elle, les enfants réaliseront des désirs inconscients, des rêves confus : la petite Jane entre dans une image et joue avec des enfants d'un autre temps. Accompagnée de son frère, elle participe à des fêtes d'astres. Tous deux descendent au fond des mers. Ils assistent aux jeux de leurs ombres détachées des corps. Un petit dieu de marbre descend de son socle pour jouer avec eux, etc.

Et le meneur de jeu, c'est Mary Poppins, bourrue, revêche, d'une extraordinaire mauvaise foi, qui nie les aventures fantastiques dans lesquelles elle entraîne les enfants. « On s'est bien amusé cette nuit au bal des étoiles », dit le petit Michael. « Quelles sornettes ! dit Mary Poppins en lui jetant sa robe de chambre à la tête. Vous deux et vos étoiles ! Je vais vous en montrer, des étoiles, moi. Allez vite, debout ! »

Mais il y a toujours quelque chose qui dit que ces aventures ne sont pas un rêve. Par exemple les enfants voient le foulard de Mary Poppins sur l'herbe, dans l'image du compotier. Ou bien Mary Poppins porte à la taille la ceinture en peau de serpent que lui a donnée le cobra, dans la grande fête des animaux. Cette petite brûlure à la joue de la nurse, c'est le baiser du Soleil avec lequel elle a dansé au bal des astres. Rapporter un objet de ses rêves nocturnes, quel est l'enfant qui n'a pas rêvé cela ?

Il faudrait parler aussi de tous les personnages mêlés à la vie quotidienne des enfants Bank, sous l'apparence anodine de Bébert, un joyeux marchand d'allumettes, d'un oncle de Mary Poppins, d'une vieille épicière et de ses filles, etc. Eux connaissent la véritable identité de Mary Poppins, son passé fabuleux, et lui témoignent un immense respect.

Contes d'Andersen. Il faudrait plusieurs séances comme celle-ci pour en épuiser les trésors. Je n'ai pu en relire que quelques-uns, ceux qui d'ordinaire sont offerts aux enfants. Et, en les lisant d'un regard neuf, j'ai constaté que la plupart étaient des histoires d'amour enfantines d'une extrême délicatesse. Mais les destinées y sont

fragiles. Elles brillent un instant comme la paillette sur le ruban bleu de la petite danseuse, puis s'éteignent. Et la mort est souvent très proche. Une mort qui n'est qu'apparence, comme écrit Isabelle Jan, et retour à la Vie universelle.

Dans **Le chasseur d'étoiles et autres histoires** se mêlent des thèmes traditionnels et des thèmes plus modernes.

Dans un phare, au milieu de la Mer du Nord, vit Jean, le gardien du phare. La mouette Alexandra, son amie, vient souvent bavarder avec lui. Et puis dans les flots, au-dessous d'eux, paraît de temps en temps un certain Markus Marre, un Ondin qui a bien mauvais caractère.

Voilà qu'un jour, vers la fin de la dernière guerre mondiale, un petit bateau s'avance sur la mer. Il vient vers le phare, portant tante Julie et le lutin Hans-dans-le-filet. Tante Julie vient se réfugier au phare parce que les maisons de l'île Helgoland où elle habite ont été bombardées. Le bateau mettra quatre ou cinq heures avant d'atteindre le phare. Mais il semble que ce temps s'étire, s'étire, et que le bateau n'atteindra jamais l'île. C'est le temps pendant lequel, interminablement, on raconte des histoires. Tous les personnages sont des conteurs. Il semble que conter des histoires soit une fonction naturelle. Et pourtant ces contes sont toujours racontés dans une intention précise. Ils sont comme des moyens d'exorcisme : pour chasser la solitude et l'ennui, pour donner du courage à tante Julie qui est bien fatiguée de ramer, pour faire oublier à Markus Marre l'ondin ses mauvaises intentions, pour empêcher un nuage de se transformer en pluie sur la mer, etc.

Ces contes sont souvent très beaux, tantôt reprenant des thèmes traditionnels comme celui de la poupée qui s'anime ou de la lune, source de magie, tantôt traitant de thèmes très modernes comme celui du temps dans **Sabine et le maître du temps,** de la guerre, de la colonisation. Mais tous sont de facture très moderne et les jeux de l'humour y ont une large place. Ne pas oublier aussi les chansons cocasses et d'un rythme si dynamique comme celle du Nuage Gaston :

Un jour, au ciel, gai, potelé,
parut un p'tit nuage bouclé.
C'était un très brave garçon.
Gaston était son beau prénom.
« Mais d'où viens-tu donc, ô Gaston ?
Ah ! dis-le nous, dis-le nous donc ! »

Des livres pour pré-adolescents. Rêves nocturnes, rêves éveillés

Tom et le jardin de minuit. Thème du temps dans ses rapports avec les rêves. Tom, envoyé chez sa tante parce que son petit frère a la rougeole, entend une nuit l'étrange vieille horloge de l'entrée sonner treize coups. Intrigué, il descend dans le vestibule et, pour voir à la lumière de la lune l'heure marquée sur l'horloge, il ouvre une porte au bout de l'entrée. Une porte qui, d'après son oncle et sa tante, ne

EDITIONS LA FARANDOLE

Un ouvrage prestigieux !

PICASSO, LES ENFANTS

et

LES TOROS DE VALLAURIS

Texte de Jean Marcenac

Plus de 60 dessins de PICASSO avec 40 dessins d'enfants de Vallauris offerts à l'artiste à l'occasion de son 80e anniversaire.

128 pages, couverture pleine toile, illustrée couleur ..... F 60.

3, COUR DU COMMERCE SAINT-ANDRE, PARIS-6e - 033-37-86

donne que sur une cour étroite où l'on range les poubelles. Et voilà que, la porte ouverte, Tom se trouve dans un beau jardin avec des pelouses, des parterres de fleurs, des ifs, une orangerie. Il revient là toutes les nuits et joue avec une mystérieuse petite fille, Hatty. Seuls Hatty et le jardinier voient Tom. Pour les autres habitants Tom est invisible. Que s'est-il passé ? Eh bien ! tout en haut de la maison où habitent l'oncle et la tante de Tom, il y a une vieille dame, Mme Bartholomé, qui rêve à son enfance. Une enfance qui s'est passée précisément dans cette maison. Et c'est dans le rêve de la vieille dame que Tom va vivre chaque nuit.

Le plus troublant, c'est que, dans la réalité de Tom, le temps ne s'écoule pas au rythme de celui du jardin qui, nous dit l'auteur, « bondissait parfois en avant, parfois en arrière ». Tout dépend de ce que rêve Mme Bartholomé ! Et Tom finit par découvrir qu'il pourrait rester pour toujours dans ce jardin puisque le temps réel ne s'écoule pas pour lui. « L'éternité dans le jardin... » En effet, quand Tom revient dans l'entrée, il est toujours quelques minutes après minuit.

Ce livre fait vivre à l'enfant la relativité du temps et sa subjectivité. Souvent, quand les enfants atteignent douze ou treize ans, ils constatent que la notion du temps change pour eux : « Déjà les vacances de Noël ! Oh ! comme l'année a été courte. Quand j'étais petit, elle me semblait longue, longue... » Et puis il introduit l'enfant dans une autre dimension, celle du rêve de la nuit. « Où est-ce qu'on va la nuit ? »

Le roi Mathias Ier. C'est l'histoire d'un enfant qui devient roi après la mort de son père. Il vit sa royauté en enfant, avec des idées, des désirs, des besoins d'enfant. Il finit, après de nombreuses aventures où il se heurte aux adultes, par organiser dans son royaume une république d'enfants qu'il voudrait étendre au monde entier. Tout se termine très mal, par la guerre avec des rois voisins, une sorte de révolution des adultes et la condamnation de Mathias Ier à l'exil dans une île déserte.

D'un bout à l'autre du livre c'est l'atmosphère onirique. L'auteur nous prévient dans sa préface : « Au temps où j'étais semblable à l'enfant représenté sur cette photo, je voulais faire moi-même tout ce qui est raconté dans ce livre. » Et, dans cet ouvrage, c'est bien le ton du rêve éveillé, de ces histoires que les enfants se racontent quand ils sont seuls ou réduits à l'immobilité dans un train, dans un autobus, dans leur lit. Des histoires qu'ils poursuivent quelquefois pendant des mois en s'arrêtant longtemps à l'endroit de l'histoire qui les comble. Naturellement, ils en sont toujours les héros. Ici c'est le rêve du Roi (comme dans **Le Prince et le Pauvre,** de Mark Twain).

Mais ce qui rend ce livre particulièrement émouvant, c'est qu'il s'est continué dans la réalité. En somme, l'auteur, Janusz Korczak, a conçu ce rêve dans son enfance. Il l'a écrit adulte. Puis l'a vécu et en est mort. Pédiatre polonais, il avait participé au mouvement des républiques d'enfants. En 1940, il dirigeait un orphelinat de 200 enfants qu'il ne voulut pas abandonner : déporté avec eux, il mourut avec eux, au camp de Tréblinka. Comme dans le livre, tout s'est terminé très mal pour le roi Mathias Ier.

Bibliographie des exemples proposés

Andersen, Hans Christian : **Contes.** Mercure de France.

Aymé, Marcel : **Contes du chat perché.** 2 vol. Gallimard.

Barrie, J.M. : **Peter Pan.** Hachette, Idéal-Bibliothèque.

Calvino, Italo : **Le baron perché.** Gallimard, Bibliothèque blanche.

Carroll, L. : **Alice au pays des merveilles.** Ed. Marabout. Ed. Flammarion.

Collodi : **Pinocchio.** Ed. G.P., coll. Super.

Dahl, Roald : **James et la grosse pêche.** Gallimard, Bibliothèque blanche.

Grahame, Kenneth : **Le vent dans les saules.** 2 vol. Gallimard, Bibl. blanche.

Hoffmann, E.T.A. : **Histoire d'un casse-noisettes,** adaptation par Alexandre Dumas. Ed. Flammarion, Flammarion-Jeunesse.

Jansson, Tove : **Moumine le Troll.** Nathan, Bibliothèque internationale.

Kipling, Rudyard : **Premier livre de la jungle, Deuxième livre de la jungle, Histoires comme ça.** Ed. Delagrave.

Korczak, Janusz : **Le roi Mathias Ier.** Ed. J. Martineau.

Kruss, James : **Le chasseur d'étoiles et autres histoires.** Ed. Nathan, Bibliothèque internationale.

Lagerlof, Selma : **Le merveilleux voyage de Nils Holgersson.** Ed. Delagrave ; Ed. G.P., coll. Super ; Livre de poche.

Lofting, Hugh : **L'extravagant Dr Dolittle.** Hachette, Idéal-Bibliothèque.

Maurel, Micheline : **Contes d'agate** (en particulier « L'ascenseur »). Hatier, Contes de toutes les couleurs.

Milne, A.A. : **Winnie l'ourson.** Hachette, Idéal-Bibliothèque.

Norton, Mary : **Les chapardeurs.** Plon (épuisé).

Pearce, Philippa : **Tom et le jardin de minuit.** Nathan, Bibl. internationale.

Schmidt, Annie M.G. : **Monsieur Ouiplala.** Nathan, Bibl. internationale.

Ségur, Comtesse de : **Les nouveaux contes de fées** (plus spécialement « Belle Biche et Beau Minon » ; « Ourson »). Ed. J.-J. Pauvert.

Sendak, Maurice : **Max et les maximonstres.** Ed. Delpire.

Stahl : **Tom Pouce.** Ed. Flammarion, Flammarion-Jeunesse.

Swift, Jonathan : **Les voyages de Gulliver.** La Farandole.

Travers, P.L. : **Mary Poppins, Le retour de Mary Poppins.** Hachette, Idéal-Bibliothèque.

Twain, Mark : **Le prince et le pauvre.** Ed. G.P., Super 1000.

Wilder, Laura Ingalls : **La petite maison dans les grands bois.** Nathan, Bibliothèque internationale.

éditions des deux coqs d'or

année européenne
de la conservation
de la nature

★

collection
un grand livre d'or

merveilles de la nature

★

le peuple des oiseaux

★

papillons

★

encyclopédie
du livre d'or

histoire naturelle en 8 volumes

★

Hors série

le grand livre des animaux